

locuteur de la prédication (puisque désignée par εἶμι / ἔμι) et de l'interjection (puisque désignée par le pronom -μοι), mais elle n'est l'énonciateur ni de l'une, ni de l'autre ; l'auteur a donc raison de ne pas considérer ces textes comme des précurseurs des « pierres en pleurs » qui s'incarnent dans le mythe de Niobé (p. 130-154). On notera, de même, que l'inscription du VI^e siècle discutée à la p. 244 (Χαρῆς εἶμι ὁ Κλέσιος Τειχιόσης ἀρχός ἀγαλμα τῷ Ἀπόλλωνος) ne nous contraint pas davantage à supposer une juxtaposition de deux actes de langage ; grâce à la théorie des « espaces mentaux » due à Gilles Fauconnier, nous savons que l'on peut passer, sans aucun problème, d'un individu à sa représentation iconographique, et vice versa : *Je ne m'aime pas sur cette photo*. Avec raison, Timo Christian répugne à voir, dans les personnifications homériques des armes (p. 154-161), la manifestation d'une « pathetic fallacy » qui participerait d'une pensée « animiste » ou d'une sorte d'illusion alors comparable, d'après moi, à « l'abus de langage » qui nous fait dire, chaque jour, qu'un traitement de texte *essaie d'ouvrir* un document. En réalité, un processus métonymique projette, sur l'artéfact, l'intentionnalité de son créateur et/ou de son utilisateur : l'être humain qui conçoit un traitement de texte, ou qui lance un javelot lors d'un combat, veut que, moyennant certaines conditions, le traitement de texte ouvre un document ou que le javelot se fiche dans le corps de son ennemi ; lors d'une tentative de parvenir à ses fins, il pourra ressentir de l'impatience ou une joie cruelle que le discours ordinaire va transférer sur l'artéfact. Mais, de manière générale, les personnifications glissent aisément de ce premier niveau, qui ne touche qu'à la représentation que le langage fournit de la réalité, vers un second niveau, où cette réalité elle-même se trouve modifiée. Nous ressentons tous une différence de taille selon que l'on dise, d'un traitement de texte, qu'il *essaie d'ouvrir* un document ou qu'il *s'évertue à le faire*, selon qu'on affirme, de Paul, qu'il a été emporté par la *mort* ou par la *Mort* ; mais les hésitations que les éditeurs de poésie ancienne peuvent éprouver quant au recours à la majuscule montrent que la frontière est souvent difficile à tracer. Sans s'être explicitement appuyé sur les distinctions théoriques que je viens d'évoquer, Timo Christian a le mérite d'avoir perçu, à chaque occasion, les enjeux descriptifs que soulève son matériel. Cela lui a permis d'établir que l'épigramme littéraire s'efforce volontiers de faire pencher la balance vers des personnifications « dures », éventuellement incarnées dans des personnages légendaires ou mythiques, de « dramatiser » (au sens que donnait à ce terme le *New Criticism* anglo-saxon) les paradoxes apparents de l'usage épigraphique antérieur, et enfin d'exploiter les traits réflexifs de celui-ci à l'intérieur d'une entreprise devenue méta-poétique. Si l'épigramme des inscriptions a subi l'influence de ces diverses modifications, elle ne s'est pas bornée, pour autant, à les imiter servilement ; elle les a retravaillées afin qu'elles s'adaptent à la fonction qui restait la sienne.

Marc DOMINICY

Lisa Irene HAU, Alexander MEUUS & Brian SHERIDAN (Ed.), *Diodorus of Sicily: Historiographical Theory and Practice in the Bibliothek*. Louvain – Paris – Bristol (CT), Peeters, 2018. 1 vol. broché, x-612 p. (STUDIA HELLENISTICA, 58). Prix : 115 €. ISBN 978-90-429-3498-6.

Diodore de Sicile a connu une fortune critique très contrastée : considéré depuis le XVIII^e s. comme compilateur sans talent, il a été réhabilité à partir du milieu des années 1950 par diverses études soulignant l'originalité de ses procédés d'écriture (J. Palm, 1955) et révélant une identité créatrice en phase avec la pensée de son époque (W. Spoerri, 1959). En découle une dichotomie des axes de recherche, selon que l'on se place dans le camp des tenants de l'accumulation servile de notes de lecture, centrés sur la *Quellenforschung*, ou dans la perspective d'une réécriture de l'histoire marquée par l'esprit du temps de l'auteur. Ce gros volume, qui résulte d'une rencontre tenue en 2011 à l'Université de Glasgow, explore, à travers 25 contributions, un large éventail de questions dont le contenu est présenté en introduction aux p. 9-12. C. Rubincam et K. S. Sachs exposent, dans deux « key-lectures », l'une l'intérêt du croisement des approches classique et « révisionniste » à travers trois cas d'étude – un réexamen du rapprochement ancien d'un extrait des *Histoires* d'Éphore de Kymè conservé dans le *P. Oxy.* 1610 et dans le Livre XI, 59-62, l'usage des renvois et des doublets – (p. 13-39), l'autre le traitement par Diodore des philosophes contemporains et de la notion de *parrhesia* (p. 43-63). A. Cohen-Skalli interroge l'apparente absence d'intérêt de Diodore, Grec rédigeant une histoire mondiale, pour les origines de Rome (p. 65-90). Terminant cette section relative à une mise en perspective de l'influence de ses contemporains sur la conception du texte, R. Westall suggère une admiration marquée de Diodore, non pour César comme généralement accepté, mais pour Pompée (p. 91-127). Les trois contributions suivantes explorent le genre littéraire dans lequel s'inscrit l'œuvre de Diodore : J. Engels compare son titre, *Βιβλιοθήκη*, à celui des *Ἱστορικὰ Ὑπομνήματα* choisi par Strabon et les considère révélateurs de l'ambition encyclopédique des auteurs, en droite ligne de la production contemporaine (p. 131-147). A. Meeus souligne lui aussi la conformité des ambitions de l'œuvre telles que définies dans son introduction générale avec les cadres de la pratique de l'histoire défendue par Cicéron, *De Or.* II, 36 (p. 149-174). L. Prandi revient pour sa part sur le Livre XVII entièrement consacré à la vie d'Alexandre le Grand et tente d'en cerner la place dans l'ensemble de l'ouvrage (p. 175-185, cf. aussi la contribution de S. Bianchetti *infra*). La partie suivante est intitulée « New *Quellenforschung* » ; V. Parker y démontre que bien des erreurs factuelles et répétitions des Livres XI-XVI de Diodore remontent en réalité aux *Ἱστορίαι* d'Éphore de Kymè (p. 189-206). J. Priestley suggère une source critique intermédiaire entre la description des sources du Nil par Hérodote et celle de Diodore (p. 207-219). P. Wozniczka se penche pour sa part sur le récit de la première guerre servile (140/135 – 132) ; sur base de comparaisons syntaxiques, il suggère d'y rechercher un texte original et non une simple transcription de l'œuvre de Poseidonios (p. 221-246). L. M. Yarrow propose de son côté un article particulièrement utile en ce qu'il livre une typologie des fragments conservés sous forme de citations, à la fois d'auteurs plus anciens par Diodore et de Diodore dans la littérature postérieure (p. 247-274). La partie suivante comprend trois communications qui traitent de la place de la narrativité (comme objet d'étude spécifique, L. I. Hau, p. 277-301), de composition (dans le récit de la guerre lamiaque, J. Walsh, p. 303-327) et de terminologie (collaboration et opposition politique, C. Bearzot, p. 329-344). On quitte ensuite les questions formelles pour se tourner plus radicalement vers les contenus avec une partie intitulée « Gods and Myths » ; il y est question du rôle dévolu aux divinités dans la *Bibliothèque historique* (C. Durvy, p. 347-364) et de ce qui justifie l'insertion dans ce texte d'une

section proprement mythologique (Ch. E. Muntz, p. 365-387 puis A. Ring, p. 389-403). Le chapitre « Ethnography, Languages, and Literacy » réunit également trois communications : celle de S. Bianchetti revient sur la clef de lecture césarienne de l'œuvre comme élément expliquant à la fois son économie générale (progression narrative depuis les héros barbares, puis grecs, Alexandre le Grand et enfin César), et sa dynamique (une géographie de conquêtes, description ethno-géographique de territoires inconnus conquis par des héros mythologiques ou de grands généraux, Livres I-VI, comme contrepoint et faire-valoir ; p. 407-427). D. James étudie spécifiquement la question de la place du grec et du multilinguisme dans le Livre XVII, question décisive pour les auteurs grecs dans la Méditerranée multiculturelle mais romanisée du 1^{er} s. av. n.è. (p. 429-446). P. Liddel se penche pour sa part sur la place des inscriptions dans le texte de Diodore (référence ou citation, avec un corpus annexe p. 467-469) et souligne non seulement l'intérêt spécifique de l'auteur pour cette source mais également son emploi particulier à des fins d'édification moralisatrice (p. 447-467). L'avant-dernière partie du volume intitulée « Rhetoric and Speeches » réunit deux contributions complémentaires : D. Pausch explore l'utilisation du discours direct, conforme aux usages des historiens de son temps, et dont le cadre théorique est présenté par Diodore dans l'introduction au Livre XX (p. 473-489) ; Ch. Baron en livre un exemple spécifique en traitant la harangue d'un certain Théodore de Syracuse, inconnu par ailleurs, contre Denys l'Ancien, Livre XIV (p. 491-504). Les deux dernières contributions de l'ouvrage, réunies dans une partie intitulée « Military History », traitent l'une de l'intérêt spécifique de Diodore pour le rôle du destin et la démonstration des vertus militaires, tels qu'ils apparaissent dans divers récits de bataille, Issos, Paraitacène et Gabiène (J. Roisman, p. 507-517), l'autre de l'usage moral par Diodore de ces récits de bataille dont l'ambition dépasse la stricte histoire militaire (N. Williams, p. 519-540). On le saisit à la lecture de ce trop rapide compte rendu, les études réunies ici témoignent du dynamisme de la recherche qui nourrit les deux grands axes de recherche traditionnels présentés en début de recension ; ce riche ouvrage s'adresse ainsi à la fois au philologue et à l'historien des idées. Bibliographie réunie en fin de volume (p. 541-588). Index des sources et index général.

Laurent THOLBECQ

Daniel S. RICHTER & William A. JOHNSON (Ed.), *The Oxford Handbook of the Second Sophistic*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2017. 1 vol. 17,5 x 25,5 cm, XII-758 p. Prix : 150 \$. ISBN 9780199837472.

C'est Philostrate qui, dans ses *Vies des sophistes*, a forgé l'expression "Seconde Sophistique", un concept qui désigne un groupe de professeurs de rhétorique grecque actifs entre la fin du 1^{er} s. ap. J.-C. et le début du III^e s. ap. J.-C. – entre 60 et 230, selon Ewen L. Bowie. Dans la littérature moderne, cette dénomination a été imposée par Graham Anderson, qui l'a utilisée dans son ouvrage publié en 1993 : *The Second Sophistic. A Cultural Phenomenon in the Roman Empire*. Comme l'indique le sous-titre, le concept est entendu dans un sens qui dépasse la rhétorique *stricto sensu* pour désigner un mouvement littéraire et culturel se développant dans le cadre très vaste de l'Empire romain. C'est ce sens élargi qui s'est imposé aujourd'hui parmi les érudits. Ces dernières années, ce courant a suscité un intérêt croissant dans la communauté